



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ  
DE  
**VÉNERIE**

21, Rue de Clichy, PARIS-IX<sup>e</sup> — N° 22 JANVIER 1961

# L'équipage de Montpoupon

1873-1949

Dans les Annales de la Vénérerie Française, l'Équipage de Montpoupon tient une grande place, tant par sa durée (soixante-seize ans), par le nombre imposant d'hallalis qu'il a enregistrés, par le territoire considérable sur lequel il a découpé que par la tradition et l'observation des règles de la Vénérerie qui y ont toujours été en honneur.

En 1868, M. Émile de La Motte Saint-Pierre était venu s'installer au château de Montpoupon. A cette époque le Comte de Chateaubriand habitait le château du Courbat à 3 kilomètres de là et possédait une belle meute de chiens saintongeais avec laquelle il chassait le chevreuil dans les bois d'alentour. Cet équipage fut mis bas en 1871 et M. de Chateaubriand quitta la Touraine peu après.

Les châtelains des environs de Montpoupon, désireux de continuer les laisser courre, se réunirent en 1873 pour fonder l'Équipage de Montpoupon sous la direction de M. Émile de La Motte Saint-Pierre. Étaient associés : MM. William Johnston, Fernand Raoul-Duval, Jahan de Lestang, le Comte E. d'Espinay Saint-Luc, E. d'Espagne et le Comte X. Branicki. De ceux-ci aucun n'est plus hélas ! mais ils ont été remplacés par leurs enfants et petits-enfants qui ont hérité d'eux la tradition de l'Équipage ; j'insiste sur ce mot la « tradition » car si cet équipage qui a chassé sur un territoire considérable a pu réunir autour de lui, d'une façon aussi stable, un groupe important de veneurs et si ce bloc de la bonne camaraderie a



Un rendez-vous à Montpoupon en 1877. (Aquarelle de Stop)

F. Raoul-Duval, E. de la Motte Saint-Pierre, E. de la Verteville, Comte E. d'Espinay Saint-Luc, P. d'Espagne, Jahan de Lestang, W. Johnston, Mme A. Johnston, Mme E. de la Motte Saint-Pierre, Mme d'Espagne.

pu traverser les années sans se désagréger, c'est que son fondateur, M. Émile de La Motte Saint-Pierre, a su avec une amicale fermeté, gouverner, organiser, prévoir, surmonter les difficultés, en un mot, s'est dévoué à cette œuvre intéressant toute une contrée. Voilà pourquoi, en plus du respectueux attachement qu'ils ont pour sa personnalité si sympathique, les membres de l'Équipage, solidement groupés autour de lui, lui sont reconnaissants et s'efforcent de continuer la ligne de conduite « traditionnelle ». Voilà ce qu'écrivait dans le *Sport Universel Illustré*, il y a cinquante ans, le doyen actuel des boutons de Montpoupon; ce qui était vrai en 1909 l'était toujours au moment de la disparition de l'Équipage.

Ce furent les chenils de MM. de Chabot, de Danne et

Chevallereau qui fournirent les premiers éléments de la meute. Gascons saintongeais, saintongeais et poitevins s'unirent ensuite avec profit à quelques-unes des admirables chiennes que M. Paul Caillard, homme de sport par excellence, importa d'Angleterre. Un dosage judicieux fut pratiqué et les produits conservèrent leur physionomie bien française tout en héritant des qualités de leurs ascendants d'Outre-Manche.

Si, du côté anglais, les chiens de Montpoupon s'apparentaient aux meilleurs sangs, du côté français ils remontaient directement aux chiens de Larye par la fameuse Signora I du chenil de Villars et aux familles les plus illustres du Haut-Poitou.

M. de La Motte s'adonna avec passion à l'élevage et, en étudiant les origines et les qualités de chaque reproducteur, obtint des chiens remarquables, bien construits, aux gorges sonores, sûrs de change, très vites et de santé parfaite.

La première qualité demandée aux étalons et aux lices était la santé, indispensable étant donné la dureté du pays, la diversité du territoire et les longues retraites. Venaient ensuite par ordre de préférence, la qualité, la construction et enfin la couleur. Rentrer le plus possible dans le vieux sang de Saintonge, tel était le but poursuivi, mais jamais au détriment des qualités précédemment énoncées. L'élevage se faisait à Montpoupon; les chiots étaient confiés aux fermiers environnants, ce qui permettait à ces élèves toute liberté pour un exercice indispensable à leur développement et évitait des agglomérations toujours dangereuses.

Le chenil de Montpoupon était installé à quelques centaines de mètres du château, côté Sud, sur le versant Nord d'une colline. Sans luxe, mais très pratique, il jouissait de tout le confort nécessaire aux soins à donner aux chiens. Un grand parc leur permettait de se livrer à leurs ébats et une sorte de tribune où ils montaient par un escalier procurait un exercice salutaire à leurs poumons. Sur une hauteur proche, avait été aménagée une infirmerie pour une vingtaine de chiens.

Bien que la tenue du chenil eût toujours fait l'objet

de soins attentifs, une épidémie se déclara en 1909; peu connue, la maladie rendait les chiens aphones; ils ne perdaient aucune de leurs qualités olfactives mais respiraient mal et leur vitesse s'en trouvait diminuée. Quelques sujets moururent. Un vétérinaire, le Dr Mérel, qui avait jadis soigné les chiens de la meute de Valençay atteints du même mal, put enrayer l'épidémie par des piqûres d'iode et un vaccin venu de Tours. Les chiens furent dispersés dans les fermes avoisinantes. L'ancien chenil fut abandonné, la cause de la maladie ayant été attribuée aux arbres bordant le chenil qui, en croissant, en empêchaient l'aération.

Une nouvelle installation fut aménagée dans un autre endroit avec de grands parcs et des cases séparées; ce choix fut très heureux, car dans ce milieu très sain, aucune maladie ne se manifesta.

Le service était assuré par deux hommes montés, La Rosée, piqueux, et Désiré, valet de chiens à cheval. La Rosée avait débuté au parc Soubise sous les ordres du Comte Guillaume de Chabot, puis avait été à l'Équipage Bégé en Sologne et était entré à l'Équipage de Montpoupon à ses débuts en 1873. Excellent piqueux, il avait une très belle trompe. Il mourut le 29 mai 1901 du tétanos, ayant eu deux doigts écrasés une quinzaine de jours avant. Estimé de tous les membres de l'Équipage, il ne laissa que des regrets. Sa capacité et sa bonne humeur étaient légendaires.

La Futaie, second piqueux depuis 1894, fut après la mort de La Rosée promu au rang de premier qu'il conserva jusqu'à la guerre de 1914. Il suivit les nobles traditions de son prédécesseur et fut comme lui un excellent piqueur, bien secondé par Débuché, son second; tous deux aimaient leur métier et avaient toutes les qualités requises, bonne trompe, piquant dur et fins limiers. Mais à Montpoupon, quelques qualités que pouvaient avoir les piqueux, le maître d'Équipage les surpassait tous; M. Émile de La Motte Saint-Pierre établit très vite sa réputation de parfait veneur. Il dirigeait les opérations avec une science et un calme parfaits, se trouvait toujours là quand une difficulté surgissait et avait l'œil à tout. Avec cela d'une

aménité parfaite, même pour les invités quelquefois encombrants et les voitures souvent gênantes.

Quand son état de santé ne lui permit plus de monter à cheval, il suivit en automobile : connaissant admirablement le pays et les refuges des animaux, il se portait rapidement aux points nécessaires et rendait les plus grands services.

Jusqu'à l'âge de soixante et un ans, M<sup>me</sup> Émile de La Motte Saint-Pierre, brillante amazone, suivait toutes les chasses et ne craignait pas les longues retraites, à une époque où l'automobile était inconnue. Lorsque la curée avait lieu aux environs de Montpoupon, elle recevait avec son amabilité habituelle et sa grande bonté les veneurs, heureux de se retrouver dans cette hospitalière demeure. Elle était vraiment la reine de Montpoupon, comme le proclament les paroles de la joyeuse fanfare de l'Équipage, dont la musique est due à M. Ladislas Augé de Lassus, cousin de M<sup>me</sup> de La Motte.

L'Équipage de Montpoupon débuta dans la voie du chevreuil. Le terrain de chasse comprenait, en dehors des bois de Montpoupon et de Razay, la forêt de Brouard, que les autochtones appellent toujours forêt de Saint-Aignan, la forêt de Loches, les bois d'Aiguesvives et de Choussy.

Le premier hallali fut sonné le 19 décembre 1873 sur un brocard lancé en forêt de Loches et pris en débuché sur Chambourg après une heure quinze de chasse vive. En cette première saison (1873-1874) 10 chevreuils furent portés bas; la deuxième saison vit la prise de 19 chevreuils. La forêt de Montrichard et les bois de Sudais complétèrent les terrains d'attaque. Les années suivantes, jusqu'en 1883-1884, les prises furent de 20 à 30 animaux. Le territoire s'était encore augmenté par les bois de Luçay, Chanceaux, Manthelan, le Mousseau et Tréfontaine, en Sologne, où l'Équipage faisait chaque année un déplacement chez le Comte E. d'Espinay Saint-Luc.

Ces forêts et ces bois sont essentiellement divers. Montpoupon, Aiguesvives et leurs environs, assez fourrés et accidentés, coupés de petites vallées, offrent de nombreux débuchers et les parcours y sont très variés.



Avant la curée. - Montpoupon 1908.

1. Mme J. de Chaudenay; 2. Mme de la Verteville; 3. Comte de la Roche-Aymon; 4. P. de Chaudenay; 5. G. de la Verteville; 6. Ch. de la Verteville; 7. N. Johnston; 8. J. de Chaudenay; 9. Ch. de Chaudenay; 10. Vicomte d'Armaillé; 11. O. de Lauriston Boubers; 12. R. Jahan de Lestang; 13. Mme O. de Lauriston Boubers; 14. Mme P. de la Verteville; 15. Ch. Barton; 16. Mme Binney; 17. Mme G. de la Motte Saint-Pierre; 18. H. Binney; 19. P. de la Verteville; 20. La Futaie, premier piqueux; 21. Mme B. de la Motte Saint-Pierre; 22. B. de la Motte Saint-Pierre; 23. Mme E. de la Motte Saint-Pierre; 24. C. de la Motte Saint-Pierre.

La forêt de Saint-Aignan (ou de Brouard) aux vastes enceintes couvertes de brousses et d'épines a été depuis très améliorée par son propriétaire, le Comte de La Roche-Aymon qui l'a admirablement aménagée. Les animaux la quittent souvent pour en longer la bordure par de jolis débuchers sur les étangs du Fay ou de la Tuilière; quelquefois aussi, ils prennent leur parti sur la Raterie, Aiguesvives et Montpoupon, ou sur la Tonne et Luçay.

Tout autre est la forêt de Loches aux majestueuses futaies de chêne, magnifiquement percée; une grande route jalonnée par quatre pyramides la traverse de bout en bout. Les chasses y sont dures à suivre, le train étant généralement très soutenu, le terrain collant pour les chevaux et la forêt coupée de ravins et de vallonnements sérieux. Les cerfs en sortent souvent, soit dans la direction de Genillé, en passant la jolie vallée de l'Indrois pour rentrer par Marolles à Biard et Montpoupon, soit vers le Sud-Est pour atteindre les fourrés mal percés de Beaugerais, Chaillou et les Pallulais.

Quant aux forêts de Montrichard et de Sudais, ce ne sont pas des massifs très étendus et les cerfs y restent rarement; leur principale refuite est la forêt d'Amboise où les étangs de Jumeaux sont le théâtre habituel de l'hallali; quelquefois ils descendent sur la Loire ou prennent leur parti vers l'Est, attirés par les bois de Cheverny où ils savent trouver le change.

Plus tard l'Équipage attaqua aussi à Gatine (contre Valençay) où il prit la succession de celui du Duc de Talleyrand et à Amboise, grands massifs classiques de taillis sous futaie, puis à partir de 1930, dans la Brenne à Lancois, terrain plat et humide entouré d'étangs dont quelques-uns, ceinturés d'hectares de joncs et de roseaux, sont très étendus et offrent, en fin de journée, un abri à peu près sûr pour les animaux sur leurs fins; enfin à Preuilly, forêt d'épais buissons toute proche du beau château d'Azay-le-Ferron et où découplait jadis sur loups et cerfs le fameux Équipage de M. Alfred Luzarche d'Azay.

Le 3 novembre 1878, jour de la Saint-Hubert, fut fêté le centième hallali de l'Équipage et un bronze fut offert à

M. Émile de La Motte par ses associés reconnaissants de la parfaite direction avec laquelle avait été mené l'Équipage. Quelques vers furent dits à cette occasion par M. William Johnston.

L'Équipage avait chassé exclusivement le chevreuil jusqu'à la saison 1883-1884. A partir de 1884-1885 il chassa indifféremment chevreuil et cerf avec les mêmes chiens et sur les mêmes territoires; en 1884-1885 furent pris 11 chevreuils et un seul cerf; en 1885-1886 10 chevreuils et 6 cerfs; en 1886-1887 9 chevreuils et 7 cerfs. Le 7 février 1887 un cerf fut attaqué pour la première fois à Montpoupon : ce cerf, une quatrième tête, mais portant comme une troisième tête, met d'abord sur pied 7 biches, se livre enfin et les chiens de meute sont découplés sur sa voie. Il randonne tout autour de Montpoupon et de Razay, débuche par la Rouzie sur Aiguesvives et est pris dans l'étang du Chantelier après deux heures et demie de chasse. Les honneurs à M<sup>lle</sup> Hélène Johnston qui épousa plus tard M. Charles Barton, futur maître de l'excellent vautrait de Mesnes.

Les laisser courre continuèrent ainsi avec un nombre croissant de cerfs portés bas chaque saison; cependant les prises de chevreuils dépassaient celles des cerfs jusqu'à la saison 1893-1894, à partir de laquelle le nombre de cerfs pris augmenta au point qu'il n'y eut que 5 chevreuils pris entre 1894 et 1901.

Après la mort du Duc de Talleyrand en 1875, l'Équipage de Valençay fut mis bas et les cerfs de Saint-Aignan furent chassés par l'Équipage de Montpoupon.

La Société de Chasse ayant été dissoute en 1899, M. Émile de La Motte Saint-Pierre demeura seul propriétaire de l'Équipage. Ses fils, aussi passionnés que leur père, devinrent d'excellents veneurs. L'aîné, Jean, officier de cavalerie, et le second, officier de marine d'abord, puis chef d'une grosse entreprise à Nossi-Bé et à Madagascar, ne pouvaient s'adonner à la Vénérerie autant qu'ils l'auraient voulu. C'est donc sur le troisième, Bernard, que reposait l'espoir de l'Équipage; dressé à la rude école de son père et ayant profité des leçons du piqueux La Rosée, il fut dès son jeune âge initié à tous les secrets

de la Vénerie; très ardent, piquant dur, toujours avec les chiens, il était de plus un valet de limier remarquable, et une trompe de premier ordre. Dès 1900 son père l'associa à la conduite de l'Équipage et à partir de 1907, M. Émile de La Motte ayant dû renoncer au cheval, ce fut Bernard qui dirigea les chasses.

En 1901, l'Équipage chassant cerf et chevreuil, deux meutes furent formées. Des cerfs très vigoureux, de longs débuchers dans un pays accidenté, exigeaient des chiens très vites et très résistants; les chevreuils faisaient les chasses moins dures et demandaient des chiens plus fins de nez, plus sûrs de change et moins robustes. Cinquante-cinq anglo-poitevins saintongeais, de constitution et de santé parfaites, furent sélectionnés pour le cerf et 30 bâtards plus légers furent réservés pour le chevreuil.

Citons une lettre de Guy de La Motte Saint-Pierre, alors à Madagascar, à son frère Bernard, lui rappelant ses souvenirs de chasse :

« Pendant mes congés de marine, se situent les interminables chasses de cerf à Loches avec des retraites (à cheval) de 30 à 40 kilomètres — trois en quinze jours — semblables, rentrant entre 11 heures et demie du soir et 2 heures du matin, après des hallalis courant au clair de lune et des bûches répétées dans les fossés couverts de Beaugerai et de Chaillou... Alors, les péripéties se précipitent, c'est le cas de le dire, non seulement dans les précipices de la forêt de Loches et aux caves du Roy, mais du haut des carrières, des falaises de troglodytes et des toits des maisons. Comme à Lussault en 1902, où la 3<sup>e</sup> tête (attaquée en forêt de Montrichard, débucha sur la forêt d'Amboise qu'elle traversa de bout en bout pour débucher sur Montlouis et Lussault), mit en perce réglée un tonneau de vieux Vouvray qui ne fut pas perdu pour tout le monde! Comme en 1903 au moulin Gauthier de Montpoupon, dont les tuiles piétinées nous volaient sur la tête; comme en 1904 aux carrières dominant l'Indrois où un dix-cors (attaqué à Montpoupon, débucha vers la forêt de Loches) tomba de 10 mètres de hauteur avec « Vandale » aux jarrets, sans mal pour le bon chien

Hallali au Bas St-Paul

14 Nov. 1898



23 janvier  
1901



Rozay 8 Nov<sup>m</sup> 1900 (Extraits du livre de chasse  
de M. de la Verteville)

mais la mort sans phrases pour le cerf; comme enfin en 1905 cet autre dix-cors (attaqué à Montrichard) hallali au-dessus des caves de Bourré, tombant du ciel le long de la falaise et rappelant le brocard de Valagon, culbutant, vingt ans auparavant, au vieux donjon de Montrichard, au premier étage d'où une bique affolée, sautant au rez-de-chaussée près de la margelle d'un puits où perchait un dindon qui, lui-même apeuré, y tombait jusqu'au fond. Tous ces grands animaux, bousculés par le train fou de charges sans répit et pris de vitesse sans pouvoir souffler, perdant la tête.

« Oublierai-je, avant de terminer, ma chevauchée de 150 kilomètres du 29 mars 1904? Parti de Genillé à 4 heures du matin par la brume sur mon cheval de relais, je te retrouvais à Montpoupon pour y faire le bois à cheval avec nos limiers; les voies étaient lavées et nécessitaient des poussées sous bois jusqu'à proximité des couches d'animaux et des reposées dont ils ne bougent guère quand il pleut. Déjeunant sur le pouce, nous foulions ensuite avec les chiens d'attaque pour lancer finalement près du débucher d'Aiguesvives, changer de forêt à la Raterie, faisant Brouard d'un bout à l'autre, refusant le débucher de Gatine (Valençay), reprenant en sens inverse toute la bordure de la forêt sur Saint-Aignan, rentrant à Aiguesvives, puis revenant par les mêmes voies en Brouard, où cette quatrième tête était aux abois de 4 chiens, ralliés ensuite par 25 à 9 heures du soir, dans l'étang du Fay, sous une pluie battante durant depuis l'attaque et ne permettant plus aucune insistance. A la nuit noire sans, d'ailleurs, le moindre bateau, retraite à cheval, totalisant dans ma journée 150 kilomètres environ, dont les deux tiers à plein train. Les chiens exténués, couchés sur le bord de l'étang, rentrèrent au chenil, l'Équipage au complet.

« Le lendemain, veille de la fermeture, nous prenons notre brocard à Montpoupon, après une bonne chasse des chiens de chevreuil en trois heures et demie. »

M. Émile de La Motte fit sa dernière chasse à cheval le 20 janvier 1906; ce fut alors son fils Bernard qui assuma entièrement la conduite de l'Équipage. Bernard imposa

sa manière de chasser, absolument classique d'ailleurs et ne permettant pas la moindre dérogation aux règles de la vieille vénerie française. Il n'admettait guère les chiens ne chassant pas en paquet; s'il y avait des retardataires, par suite de l'épaisseur des fourrés, de grillages difficiles à franchir et de tout autre obstacle, il arrêta la tête; les chiens étant très obéissants, cela n'offrait aucune difficulté. Les coups de fouet étaient rares et quelques « arrête » bien articulés suffisaient. Une fois ralliée la queue de la meute, tout repartait de plus belle dans un joyeux et rapide bien-aller.

L'attaque se faisait très rarement de meute à mort; 6 à 7 rapprocheurs étaient mis aux branches et arrêtés aussitôt la vue sonnée. Le gros de la meute était alors découplé et ce n'est que tout à la fin que le relais était donné; celui-ci était composé de quelques vieux chiens trop usés pour suivre le train et auxquels on donnait l'illusion de participer à la victoire finale.

Cette manière toute traditionnelle de chasser eut d'excellents résultats; la moyenne des prises était de 32 à 35 cerfs et 15 chevreuils par saison. En 1907-1908, 50 animaux furent portés bas et en deux saisons consécutives, 64 hallalis furent sonnés à la suite sans une retraite manquée.

En 1910, le nombre des cerfs ayant beaucoup augmenté, les laisser courre de chevreuil furent supprimés et la meute fondue avec celle du cerf.

Le territoire de chasse s'étendait alors sur trois départements : Indre-et-Loire, Loir-et-Cher et Indre et par son étendue même offrait les laisser courre les plus variés. Les chasses étaient très dures, le train très rapide; les cerfs voyageant beaucoup entre tous ces bois, étaient très entraînés et faisaient des chasses longues et difficiles. Des chevaux vites et endurants étaient nécessaires. Les retraites de plusieurs lieues étaient habituelles; à cette époque la camionnette était inconnue.

La plupart du temps d'ailleurs l'équipage ne chassait que tous les cinq jours, les rendez-vous étaient bien souvent distants de 80 kilomètres l'un de l'autre et chiens et chevaux devaient coucher la veille dans les environs.

Bernard de La Motte Saint-Pierre groupait autour de lui quelques boutons très allants, excellents cavaliers et bons veneurs : MM. de Chaudenay, O. de Lauriston Boubers, Jahan de Lestang, le Comte de La Roche-Aymon, le Baron de Cassin, N. Johnston, G. de la Verteville et son frère Pierre de la Verteville qui notait dans son livre de chasse les laisser courre auxquels il participait, en illustrant avec un grand talent chaque page de croquis charmants, pleins de vie et de mouvement, relatant le fait saillant de la journée.

Les chasses marchaient bon train sans qu'aucune faute de vénerie fût jamais commise et le maître d'Équipage était très pointilleux à cet égard. A la chasse il n'était pas d'un caractère toujours facile; il s'emportait facilement et menaçait de ses foudres le malheureux invité gaffeur, ou l'auto qui avait foulé la voie; aussitôt descendu de cheval d'ailleurs, sa mauvaise humeur s'évanouissait et il redevenait tout à fait aimable et gai, oubliant complètement fureurs et lamentations.

A l'occasion de son mariage avec M<sup>lle</sup> Thérèse Beeche Yrarrazaval (fin 1911), les boutons de l'Équipage lui offrirent un groupe en bronze : deux cerfs se battant, signé Mène; sur une plaquette fixée au socle étaient inscrits les noms de tous les participants. Le 6 décembre 1911, une chasse eut lieu à Montpoupon en l'honneur de la nouvelle mariée. Un dix-cors fut pris dans le ruisseau de Montpoupon, après deux heures trente-cinq de chasse vite. Une très nombreuse assistance assistait à la curée devant le château, par un temps radieux; les honneurs à M<sup>me</sup> B. de La Motte Saint-Pierre et à la Vicomtesse Reille.

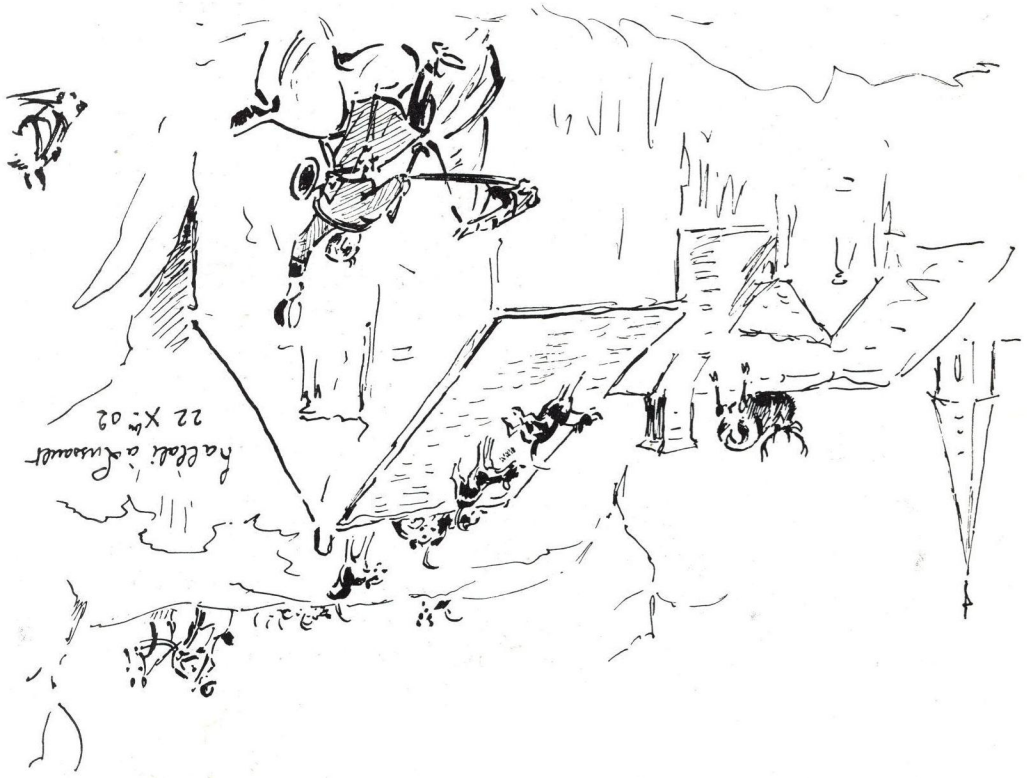
M. Émile de La Motte Saint-Pierre dont la santé déclinait de jour en jour ne sortait plus de sa chambre et le 30 mars, l'Équipage chassant à Montpoupon, il put de sa fenêtre assister une dernière fois à l'hallali qui eut lieu dans le ruisseau au pied du château. Il mourait le 10 mai, ne laissant que des regrets aussi bien dans son entourage de parents et d'amis que parmi tous les habitants de la région.

Les années de 1900 à 1914 furent peut-être les plus brillantes de l'Équipage à tous points de vue : chasses

l'accident de H. de la Motte St Jean  
le 24 mars 1904 à Saint Symon.



En débouchant de Montfaucon  
sur Aiguavives  
sur Cère



Château de Roussel  
22 X 02

superbes, menées avec beaucoup de science et d'entrain, devant une assistance nombreuse et sympathique. De charmantes et intrépides amazones faisaient l'admiration de tous par leur cran et leur endurance, et une franche camaraderie unissait boutons et invités.

Pendant la saison 1912-1913, 44 hallalis furent sonnés.

Les chiens étaient extrêmement vites et en débucher on avait beaucoup de peine à les suivre. Je citerai par exemple la chasse du 28 février 1911 où un dix-cors attaqué en forêt de Loches sur Saint-Quentin, prit immédiatement son parti en traversant la forêt dans toute sa longueur, débucha sur Beaugerais et Chaillou et arriva aux Pallulais se remettre dans les joncs d'un étang où on le trouva mort; le train avait été si rapide que les premiers cavaliers arrivèrent à l'étang une demi-heure après les chiens.

Le 31 mars 1914, le Rallye-Montpoupon découpla en forêt d'Amboise avec l'Équipage de la Croix dont M. de Lauverjat était maître. Malheureusement on fit buisson creux; on décida de chasser en forêt de Gatines les 4 et 7 avril, la chasse du cerf étant fermée en Indre-et-Loire, mais encore ouverte dans l'Indre. Personne ne pensait, pendant ces dernières réunions, qu'une guerre allait bouleverser le monde et provoquer une hécatombe dont la France se ressentirait longtemps.

Tous les boutons mobilisables rejoignirent l'armée dès juillet. Bernard de La Motte Saint-Pierre, officier de réserve au 25<sup>e</sup> Dragons, désigna en partant à Mme de La Motte Saint-Pierre les chiens qu'il faudrait supprimer au fur et à mesure des événements; celle-ci décida de maintenir, autant que possible, la meute en état, ne prévoyant pas la longue durée des hostilités. Durant ces quatre années, elle s'ingénia à procurer riz et manioc pour la nourriture des chiens; la viande d'équarrissage ne faisait pas défaut. Ce qui lui causa le plus de tracas, ce fut de trouver le personnel indispensable pour les soins à donner aux chiens et à l'élevage qui fut maintenu pendant tout ce temps. Les second et troisième piqueux furent mobilisés immédiatement; le premier, La Futaie, ne le fut qu'en janvier 1915, ce qui lui permit — aidé d'un jeune homme qu'il put mettre au courant du travail —

de s'occuper des chiens jusqu'à cette date. Tout marchait à souhait, mais après le départ de La Futaie, malgré le dévouement d'un garde, du jeune Didier et de la femme de La Futaie, la meute commença à péricliter, faute de soins éclairés. Avec quelque difficulté Mme de La Motte finit par engager un vieux piqueux de la Vendée, nommé Sapin, qui consentit à venir pour quelques mois. Il venait de chez M. de Chabot qui pouvait s'en passer momentanément. Dès l'arrivée de Sapin, les chiens reprirent leur belle mine. En mai 1915, Sapin eut à quitter Montpoupon, M. de Chabot le réclamant, mais devant la difficulté de lui trouver un remplaçant, il put rester jusqu'à la fin de juin. La meute demeura alors dans les mains de deux jeunes gens, Didier et Octave, sous la surveillance du garde Avrillon et du vieux garde Gillet, qui faisait office de régisseur depuis la guerre.

Cette situation ne pouvant se prolonger, Mme de La Motte envisagea de réunir la meute de Montpoupon à celle de la Croix, dont le piqueux, Volcelest, n'était pas mobilisé. M. de Lauverjat était mort et le Baron Maurice de Waldner qui lui avait succédé dans la direction de l'Équipage était aux armées. La meute de la Croix comprenait encore 35 chiens et celle de Montpoupon 70, plus l'élevage. Des pourparlers furent engagés, mais des difficultés de différentes natures ayant surgi, ils durent être abandonnés. Finalement un certain la Branche fut engagé; les chiens furent bien soignés, mais la Branche avait un caractère très difficile et en mars 1917 il fut remplacé par un homme nommé Laverdure qui resta jusqu'à la démobilisation.

A son retour La Futaie, trop fatigué, se retira et Louis Gillet, troisième piqueux avant la guerre, devint premier sous le nom de La Bruyère.

Soixante-dix chiens en parfait état permirent de reprendre les chasses dès l'hiver 1919. Mais tout un dressage était à faire; beaucoup de patience et de persévérance furent nécessaires; d'autre part, le nombre des cerfs avait considérablement diminué et des difficultés de toutes sortes, surtout financières, ne facilitaient pas la besogne. L'Équipage de la Croix connaissait les mêmes

ennuis; la meute comprenait peu de chiens, mais en revanche, la forêt d'Amboise contenait beaucoup d'animaux. Les deux maîtres d'Équipage décidèrent de coupler. Le premier hallali fut sonné le 20 février 1920, où un cerf à sa 4<sup>e</sup> tête fut pris en forêt d'Amboise. Les honneurs furent faits à la jeune Solange de La Motte Saint-Pierre, alors encore dans les bras de sa nurse.

La saison 1919-1920 ne fut guère brillante et ce n'est qu'en 1920-1921 que les prises se firent plus régulières.

Les deux équipages couplèrent ensemble non seulement à Montpoupon et à Amboise, mais aussi à Loches, Brouard, Gatines, Sudais, Chanceaux et Beautertre, de 1919 à 1923. A cette date les deux maîtres d'Équipage, trouvant dans cette réunion de multiples avantages, décidèrent de s'associer plus complètement tout en conservant leur tenue et leur bouton respectifs. Cette convention ne dura que jusqu'à la saison 1925-1926. A partir de ce moment, l'Équipage de Montpoupon chasse seul au sud du Cher et ne couple qu'à Sudais et Amboise avec l'Équipage de la Croix qui chassait le chevreuil les autres jours.

MM. Achille Pécard, Jacques Bigot et Léon André louèrent à M. Hirsch la chasse à tir et à courre de la forêt d'Amboise et offrirent les cerfs à l'Équipage de Montpoupon, dont ils reçurent le bouton à cette occasion. Entre 1920 et 1939, les chasses se succédèrent régulièrement et le succès vint bientôt couronner les efforts des dirigeants. Le 29 mars 1921, la saison se termina par l'hallali d'un cerf attaqué à Montpoupon et pris en forêt de Loches à la Pyramide des Chartreux après un parcours de 60 kilomètres, tandis que pour la dernière chasse de la saison suivante, un cerf à sa première tête, attaqué dans les bois de Sudais, finit par traverser la Loire; Bernard de La Motte Saint-Pierre part en auto avec 6 chiens retrouver la voie sortant de la Loire et sert l'animal à la nuit dans la Cisse. Pour fêter la prise du millièm<sup>e</sup> cerf, les boutons de l'Équipage décidèrent d'offrir un souvenir à B. de La Motte Saint-Pierre. Le 3 novembre 1925, après la chasse qui eut lieu à Montpoupon où un dix-cors se fit prendre près d'Épégné-les-Bois, non loin de Montpoupon, eut lieu au château un grand dîner avant lequel M. Nathie Johnston,

Bourrie  
20 Nov. 1905



En débucher de  
la Tonne sur Brouard  
4 Fév. 1905



Reception  
de P. de la Verlaillie  
par un cerf pris  
au collet !



Loches 18 Fév. 1907

le plus ancien bouton, s'avança à la rencontre de B. de La Motte qui, ne se doutant de rien, descendait l'escalier en habit rouge. Il tenait par la main la jeune Solange de la Motte Saint-Pierre qui présenta à son père le dessin d'une soupière en argent, objet du choix des souscripteurs.

Le jeune Hubert de Chaudenay, aujourd'hui maître d'Équipage, mais alors benjamin des boutons, prononça une charmante petite allocution. Puis le 3 janvier 1926 un dîner plus intime réunit les boutons de l'Équipage et M. N. Johnston présenta la soupière elle-même en l'accompagnant d'un speech, auquel B. de La Motte Saint-Pierre, moins ému que le 3 novembre, répondit par de touchants remerciements.

La saison 1929-1930 amena un changement dans les rapports des Équipages de Montpoupon et de la Croix. Quelques jours après la chasse du 23 novembre 1929 où un daguet avait été pris à Sudais, le Baron M. de Waldner fit savoir qu'il avait l'intention de s'associer avec le Comte de Beynac pour chasser dans la forêt d'Amboise et proposa à l'Équipage de Montpoupon de se joindre pour cette forêt à la nouvelle association. Cette offre fut rejetée par le maître d'Équipage et les boutons de Montpoupon, comme contraire aux engagements pris. Une dernière chasse des deux équipages eut lieu à Sudais. Un daguet très bousculé débucha sur la Loire qu'il traversa et alla se faire prendre non loin d'Herbault. Une curée aux flambeaux dans la cour du château de Chaumont, clôtura la journée.

Peu après, le projet d'association Waldner-Beynac n'ayant pu aboutir, l'Équipage de la Croix fut mis bas. Volcelest, piqueux qui avait toujours servi l'Équipage, en fut affecté au point qu'il mourut très peu de temps après.

La dernière chasse de la saison 1930-1931 eut lieu en forêt de Saint-Aignan où les équipages du Baron de Layre et du Comte H. d'Andigné s'étaient joints au Rallye Montpoupon; un cerf à sa 4<sup>e</sup> tête attaqué à la Lardière vers midi 1/2 fut noyé par les chiens dans l'Indrois près de Villeloin à 6 h. 15, après un ravissant débucher. Les équipages Layre et d'Andigné découplèrent une

seconde fois à la fin de la saison 1931-1932, en forêt de Montrichard, avec le Rallye Montpoupon; un grand daguet débucha sur Sudais et revint se faire prendre à Montrichard.

Le 16 février 1935, après une jolie chasse de débucher partant de Gatines, un dix-cors est pris en plaine près du château de la Moustière. La curée eut lieu aux flambeaux dans la cour d'honneur du château de Valançay, éclairé par 60 torches, devant une assistance considérable.

Le 20 avril 1935, un grand mulet attaqué à 16 h. 20 entre le Gué Péan et Choussy, refuse le débûcher de Montrichard et de Grosbois, se décide pour celui de Saint-Lhomer, traverse la forêt de Sudais, débuche sur Amboise et y est servi à la lueur d'une lampe électrique près de l'allée du Chatelier à 21 h. 20, après un parcours de plus de 60 kilomètres effectué très vite. Et ainsi jusqu'en 1929 où les prises se succédaient régulièrement après des chasses variées aux parcours difficiles et souvent imprévus.

Du 2 au 28 novembre 1937 eut lieu à Berlin l'Exposition Internationale de la Chasse. Sur la demande du Gouvernement français, par l'intermédiaire de M. Ducrocq alors Président du Saint-Hubert-Club, la Société de Vénerie décida de participer à cette manifestation; une importante délégation ayant à sa tête MM. le Baron de Champchevrier et B. de La Motte Saint-Pierre, vice-présidents de la Société, fut envoyée à Berlin; M. de La Motte Saint-Pierre prit en main la direction des opérations et la responsabilité de l'organisation. Ce fut un grand succès pour la vénerie française.

L'Équipage de Montpoupon y était fort bien représenté ainsi que les équipages d'Hallatte, Champchevrier, Vibraye et Vergie. Trente-huit membres de la Société de Vénerie se rendirent à Berlin avec piqueux et chiens.

Le 2 novembre, un grand déjeuner fut offert aux délégations par le Duc de Mecklembourg qui porta un toast à leur santé, toast auquel répondit l'ambassadeur de France, M. François Poncet. Le soir eut lieu une représentation de gala à l'opéra en présence de la Kronprinzessin et de la Princesse Ingrid de Danemark.

L'Exposition fut inaugurée le 3 novembre et après le

déjeuner offert par la Deutsche Jägerschaft au restaurant de l'Exposition, eut lieu un défilé des maîtres d'Équipage et boutons à cheval, en tenue, suivis des piqueux et des chiens.

Le 4, les veneurs français furent conviés à un déjeuner offert à l'Auslandklub et ensuite à une réception au Pavillon de Grunwald. Ce pavillon de chasse se dresse en pleine forêt à quelques kilomètres de Berlin. Une assistance nombreuse et élégante était déjà rassemblée quand, au son des trompes, les veneurs français en tenue et à cheval firent leur entrée dans la cour, derrière les piqueux et les chiens. Il y eut des présentations, des toasts et des discours. Le thé fut offert dans le Pavillon par la Kromprinzessin et le Duc de Mecklembourg et à la nuit tombante eut lieu une curée aux flambeaux sur un magnifique dix-cors envoyé par le Duc de Ratibor.

Les jours suivants virent des réceptions, des déjeuners et dîners, des bals, une démonstration de chasse au faucon. Le dimanche tous les veneurs retraitèrent en France, enchantés de cette fête et probablement loin de se douter que vingt mois plus tard...

Pendant les premiers mois de la deuxième guerre mondiale, les événements ne se firent pas sentir à Montpoupon. La Bruyère ne se trouvait pas mobilisé à cause de son âge et aucune difficulté ne se présentait pour nourrir et conserver les chiens. En mai 1940, le territoire se trouvant envahi, la meute fut envoyée à la garderie de la Boize en forêt de Saint-Aignan. Montpoupon fut occupé pendant une dizaine de jours et les Allemands qui savaient que les chiens avaient été présentés à Berlin en 1937 demandèrent ce qu'ils étaient devenus. Comme ils voulaient les voir, ils fournirent l'essence nécessaire pour les ramener au chenil où la meute put rester durant toute la guerre, Montpoupon n'ayant plus été occupé.

L'Équipage put reprendre ses laisser courre en novembre 1945; il découpla avec celui de M. Hubert de Chaudenay qui, jusque-là, n'avait chassé que le chevreuil. Beaucoup d'animaux avaient été détruits et ce fut une tâche longue et ingrate que de remettre les chiens en curée.

Dans une lettre du 16 novembre 1947, Bernard de



Inondations  
de l'Indroze  
14 Nov. 1907



la Pyramide de Genillé  
(Tour de loches)



Hallé  
au Moulin Gauthier  
(Montfoucon)

3 Nov. 1906

La Motte Saint-Pierre raconte une chasse en forêt de Brouard : « Nous avons attaqué un bon dix-cors portant douze à Beaucerf. Il a été mené fond de train durant trois heures entre l'étang Rouillé et la route d'Orbigny, il a refait cinq fois le même parcours jusqu'à 6 heures. Enfin il a été presque noyé par les chiens dans l'étang Rouillé. Six heures de chasse dure, mais jolie, entrecoupée de petits débuchers du côté de Saint-Aignan. Jolie sortie de l'eau de l'étang du Fay en plaine (côté de l'Estang), au nez des chiens. Ceux-ci ont été très vite durant quatre heures, bien qu'un peu lents dans les retours et les ruses mais étonnants dans le change. Il aurait fallu un relais de quelques chiens que nous n'avons pas, ni Hubert, ni moi !

« Il y a juste suffisamment de chiens pour cette saison, 32 en chasse ; tous en bon état. Présents : Boson (Duc de Valençay) quelque temps à cheval, Solange de Longuerue, tous les Roche-Aymon, les Hubert de Chaudenay, les Meunier, tous les Mirault en tenue rouge. En somme nous étions 8 en rouge, ce qui ne s'était pas encore vu.

« J'ai fait les honneurs à Lucile (M<sup>me</sup> Hubert de Chaudenay) et à M<sup>me</sup> Mirault pour sa première chasse avec moi. Tout le monde était très content. Les chiens de Montpoupon sont allés et revenus à pied. »

Le 30 mars 1948 un daguet attaqué à 11 h. 30 à Aiguesvives débuche par la Ronde les Bûcherons, les Priseaux et essaie d'atteindre Marolles mais, hallali courant dans un ruisseau, il est mis bas par les chiens à 5 h. 1/2.

On fit encore quelques belles chasses cette saison, mais que de buissons creux et aussi de retraites manquées ! Les difficultés financières et autres allaient en augmentant ; la pénurie d'animaux rendait les attaques de plus en plus aléatoires ; il aurait fallu prendre des dispositions onéreuses et souvent difficiles pour chasser dans d'autres forêts. Le maître d'Équipage, sans vouloir même se l'avouer à lui-même, était souvent très fatigué et sa santé ne lui permettait plus de lointains déplacements ou des chasses trop longues. Si dure que serait pour lui une telle mesure, il envisageait de mettre bas. Toutefois il s'efforçait de tenir bon et ne parlait à personne de ses projets d'avenir.

En septembre 1948, dans les bois de Montpoupon, un matin, après avoir entendu pendant la nuit des beuglements rauques provenant d'un furieux combat, les piqueux trouvèrent gisant côte à côte deux grands dix-cors, d'égale importance, les bois complètement enchevêtrés; l'un d'eux était mort; l'autre, voyant arriver les hommes fit un effort désespéré et se dégagea en laissant une partie de son andouiller dans l'oreille de son adversaire.

La saison 1948-1949 commença dans une atmosphère de découragement et d'inquiétude. Les deux Équipages firent cependant quelques jolies chasses.

Le 13 novembre 1948, un grand daguet attaqué à Montpoupon, débuche par le Grand-Biard, Marolles, rentre en forêt de Loches, est porté bas près de la Pyramide de Montaigu à 5 h.  $\frac{1}{2}$ .

Le 22 janvier 1949, un dix-cors jeune ment attaqué à l'étang de Beaurepaire (bois de Manthelan), débuche et est pris après un long bat l'eau dans l'étang du Pont-aux-Anes à 4 h.  $\frac{1}{2}$ .

Le 12 février 1949, un cerf à tête bizarre attaqué à Montpoupon refuse le débucher d'Aiguesvives, débuche par le Grand-Biard, Marolles, rentre en forêt de Loches et est hallali dans un margouillis près de la chapelle du Liget à 7 h.  $\frac{1}{2}$ .

Le 5 mars, un dix-cors attaqué à Amboise débuche sur le Cher qu'il traverse, passe à la Chesnaye et de boqueteau en boqueteau, dans la plaine de Cigogné, arrive à 4 kilomètres de Cormery et fait un long hallali courant près de la ferme de Bretagne.

Bernard de La Motte n'assistait plus à toutes les chasses; sa décision d'abandonner était bien arrêtée. Son camarade Jean de Chaudenay lui ayant écrit, il lui répondit une longue lettre dont nous extrayons les passages suivants :

« Mon cher Jean. Je n'ai encore dit à personne ma décision très probable de mettre bas mon Équipage, me réservant de l'annoncer moi-même, comme il sied, en temps voulu... Tu as bien compris tout de suite quel sacrifice m'a été imposé et combien j'ai dû prendre sur moi pour me rendre à la raison et à l'évidence. Tu sais combien

cet Équipage était ma vie, ma raison d'être; je suis né au milieu des chiens; à cheval depuis l'âge de huit ans, j'ai connu mon premier cerf en brisée à treize ans à Montpoupon. Tu n'ignores pas que j'ai quelque peu mis sur pied, à trois reprises différentes, grâce à l'appui persévérant et bienveillant de tous mes camarades et voisins, ce magnifique et unique territoire de chasse. Enfin en conservant jusqu'au bout après les deux guerres, l'Équipage de Montpoupon, j'ai voulu rester fidèle à la promesse que j'ai faite à mon père en acceptant de prendre sa place. »

L'état du cheptel animaux était inquiétant. Ses tueries organisées avaient abouti à une destruction presque totale dans certaines régions et pour ne pas tout exterminer, l'Équipage devait se contenter d'une douzaine de prises : chiffre absolument insuffisant par rapport aux frais occasionnés.

Le 2 avril 1949, l'Équipage fit son dernier R. V. à Montpoupon. Une fois tous les Boutons réunis, B. de La Motte Saint-Pierre, très ému, annonça sa décision. Les assistants ne l'étaient pas moins; et tristes et silencieux, ils défilèrent à cheval sous la poterne du château. Hélas! il fut impossible d'attaquer et le fâcheux buisson creux aboutit à une définitive rentrée au chenil. B. de La Motte exposa de nouveau les raisons qui le forçaient de renoncer à maintenir l'Équipage et exprima l'espoir qu'en des mains plus jeunes, le flambeau de la Vénerie serait maintenu dans cet admirable pays de chasse. Il réservait les droits de sa fille Solange pour plus tard, souhaitant que les circonstances lui permettent de reprendre l'équipage. Tout le monde était naturellement bouleversé et M<sup>me</sup> Gérard de La Verteville — belle-sœur de Bernard — lui dit quelques phrases affectueuses que son mari lui avait demandé de transmettre à son beau-frère.

Deux jours après, Hubert de Chaudenay, qui jusque-là avait chassé le chevreuil, écrivit une lettre à Bernard de La Motte, lui proposant avec beaucoup de tact et de délicatesse de continuer l'Équipage en lui demandant de rester le « Chef de file » pour que le « M. » traditionnel et les habits rouges soient toujours présents dans les forêts où il découplait. Les chiens de Montpoupon furent ainsi

conservés, mais B. de La Motte ne voulut plus suivre aucune chasse. Il mourut en juin 1956 après quelques mois de douloureuse maladie. Mais le flambeau de la Vénérerie est maintenu haut et ferme dans la région par sa fille Solange, qui portant toujours la tenue du Rallye-Montpoupon, suit assidûment l'Équipage Chaudenay.

La tenue de l'Équipage de Montpoupon a toujours été rouge, parements amarante, culotte bleue à l'origine, puis amarante. Le bouton, primitivement un M dans un écusson, fut remplacé en 1902, époque où furent ajoutés des galons de vénérerie à la tenue, par un M plus grand dans un collier, argent sur fond or.

Baron K. Reille